L'économie rurale dans le Bilad al-Sudan occidental (XVe-XVIe siècle)

The rural economy of the Western Bilad al-Sudan in the fifteenth and sixteenth centuries

Moussa Paré

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10038>

DOI : 10.4000/etudesrurales.10038

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2014

Pagination : 95-106

Référence électronique

Moussa Paré, « L'économie rurale dans le Bilad al-Sudan occidental (XVe-XVIe siècle) », *Études rurales* [En ligne], 193 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 10 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10038> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.10038

L'ÉCONOMIE RURALE DANS LE BILAD AL-SUDAN OCCIDENTAL¹ (XV^e-XVI^e SIÈCLE)

Moussa Paré

DE LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XV^e SIÈCLE À LA FIN DU XVI^e, l'Empire songhaï² domine l'Afrique de l'Ouest, englobant les territoires de l'ancien Royaume du Ghana et de l'Empire du Mali. En 1464, Sonni Ali³ accède au trône du Royaume de Gao. À la tête d'une armée redoutable, il conquiert les places fortes que sont Tombouctou et Djenné et fait du petit royaume un empire, dont Askia Mohammed, qui régnera de 1493 à 1528, agrandira les frontières, jetant ainsi les fondements de la puissance des Songhaï.

À son apogée, cet empire centralisé s'étend sur 2 500 kilomètres d'est en ouest, de l'embouchure du Sénégal aux confins du Tchad et des cités haoussas du Nigéria (voir carte p. 96). En 1591, fasciné par la « richesse » de cet empire, le souverain marocain El-Mansour (1578-1603) de la dynastie saadienne lance ses troupes à sa conquête [Dramani-Issifou 1982 : 95-109]. L'armée d'Ishaq II est défaite à Tondibi, et une partie de l'empire passe sous la domination du Maroc. La puissance politique des Askia s'appuie sur le commerce, principale activité économique des cités

d'alors⁴, mais s'appuie aussi sur un monde rural particulièrement dynamique.

La littérature locale – le *Tarikh el-Fettach* et le *Tarikh es-Sudan* – fournit l'essentiel des sources utilisées. Élaborées à partir de traditions orales et de témoignages oculaires, ces chroniques ont été rédigées, au XVII^e siècle, par des lettrés soudanais originaires de Tombouctou. Ces sources exceptionnelles sont extrêmement précieuses même si l'on peut regretter parfois quelques insuffisances dues à la traduction. Elles nous renseignent non seulement sur les événements politiques et les campagnes militaires mais abordent aussi la question sociale et économique, en particulier l'organisation du travail de la terre et la production agricole.

Ces deux derniers thèmes seront au centre de ce papier, qui revient sur les facteurs climatiques qui conditionnent la mise en valeur agricole puis s'intéressera à la structure agraire à proprement parler.

1. Zone soudano-sahélienne où se sont succédés, entre le VIII^e et le XVI^e siècle, de grands empires : Ghana, Mali et Songhaï.

2. Ou Empire des Songhaï, dont la capitale était Gao.

3. Le plus grand souverain de l'Empire songhaï.

4. Tombouctou et Djenné ont été des métropoles économiques importantes, favorisées par la position géographique de l'empire, qui en fait un partenaire privilégié du Maghreb, voire de tout le bassin méditerranéen. De Tombouctou partent les grandes routes transsahariennes qu'empruntent les caravanes des négociants arabes lourdement chargées de divers produits (or, sel, cuivre et esclaves échangés contre bijoux, dattes, tissus, armes et livres). Le contrôle de ce trafic transsaharien a toujours été un enjeu de la politique extérieure des souverains songhaï.

L'Empire songhaï aux XV^e et XVI^e siècles

Considérations géoclimatiques et variété des productions alimentaires

Au plus fort de son extension à la fin du XV^e siècle, le Songhaï occupe des territoires qui font aujourd'hui partie de la Mauritanie, du Mali, du Niger et, dans une moindre mesure, de la Guinée. Ce qui insère l'Empire dans trois espaces climatiques, dont les limites ne sont pas figées : au nord, le domaine saharien ; au centre, la zone sahélienne proprement dite ; et, au sud, la zone soudano-sahélienne. L'absence de précipitations au nord, leur faiblesse au centre et au sud, et la chaleur omniprésente sont les principales caractéristiques de ce climat que l'on peut qualifier de « désertique et tropical sec » [L'Hôte, Dubreuil et Lérique 1996 : 57].

La limite septentrionale du Sahara coïncide avec l'isohyète de 100 millimètres. Au-delà de cette ligne, en remontant vers le nord, on ne trouve pratiquement plus de végétation. Toutes les régions sont plus ou moins désertiques. Cette bande correspond à la Mauritanie, au nord du Mali et au nord du Niger. La zone nord-sahélienne s'étend entre des isohyètes de 150 à 300 millimètres, sur un espace de 200 à 300 kilomètres. La boucle du Niger, centre de l'Empire songhaï, fait partie de cet environnement, même si Raymond Mauny la rattache à la zone sud-sahélienne parce qu'elle présente des conditions plus soudaniennes que sahéliennes [1961 : 205].

Le Sud-Sahel reçoit en moyenne 300 à 750 millimètres de pluie par an. La bande soudanienne, qui en reçoit 750, sert de transition avec une zone préforestière, qui commence lorsque la moyenne des pluies dépasse les

1 000 millimètres [L'Hôte, Dubreuil et Lérique 1996 : 59-60]. À partir de 300 millimètres de pluies, la culture sans irrigation devient possible. Mais la grande difficulté reste l'irrégularité des précipitations, qui interviennent surtout entre juillet et septembre. Cependant, quelques secteurs sont spécialement avantageés, comme les zones inondées de la vallée du Niger. Cet espace est suffisamment arrosé pour permettre l'installation de communautés humaines importantes.

Deux facteurs essentiels expliquent cette installation : l'un, d'ordre politique ; l'autre, d'ordre économique. D'une part, pour faire face à la menace des nomades sahariens et vivre en paix, les peuples sahéliens et soudaniens voisins ont été obligés de se constituer des États forts [Gareyane 2008 : 125]⁵. D'autre part, cette bande étroite du Sahel possède une végétation suffisante pour rendre possible à la fois l'élevage (au nord, où les Touaregs nomadisent) et l'agriculture.

À Tombouctou, dont les Touaregs Immaqsharan ont fait un camp de transit dès le XII^e siècle, l'installation des Soninkés (commerçants), des Bozo (pêcheurs) et, surtout, des Songhaï (agriculteurs) dans cette zone inondée par le fleuve Niger contribue au développement d'une économie fondée sur l'échange des produits de la pêche et sur les premières cultures céréalières et maraîchères [Dédé 2010 :

5. Depuis quelques années, on assiste à une régression du nomadisme dans la zone sahélienne, à la fois pour des raisons politiques (volonté des pouvoirs publics d'intégrer ces populations à la collectivité nationale) mais aussi pour des raisons économiques (réduction des pâturages).

82]. En effet, la sédentarisation de ces populations leur a permis de subvenir plus facilement à leurs besoins grâce à une agriculture qui ne peut s'accommoder d'une vie itinérante. Les surplus agricoles sont une ressource précieuse pour le pouvoir, et la zone bordière désertique est un marché potentiel.

Dans la partie septentrionale de l'Empire, la vie agricole est soumise à des conditions climatiques plus difficiles que dans la boucle du Niger. D'après les témoignages des auteurs arabes, on peut penser qu'à l'époque le climat était moins aride qu'aujourd'hui. Une des caractéristiques majeures du climat sahélien est l'extrême variabilité saisonnière et décennale des précipitations. Cette variabilité serait due, selon certains experts, à l'interaction de plusieurs processus complexes [Heinrigs 2010 : 12]. Il est évident que le Sahel a connu un assèchement progressif depuis le Moyen Âge. Au XIV^e siècle, la boucle du Niger, et, plus précisément, la région des lacs, est relativement arrosée. Et le Niger, constamment alimenté par les pluies abondantes du Futa, où il prend sa source, irrigue cette zone via son réseau d'affluents.

En général, le couvert végétal dépend, en quantité et en qualité, du degré d'humidité. Dès le X^e siècle, nous avons des informations sur la végétation du Royaume de Ghana. À propos de la cité d'Awdaghost, al-Muhallabi (990) observe :

Les arbres qu'on y voit sont les arbres qui poussent dans les terrains pierreux, comme l'acacia et le palmier sauvage⁶.

L'acacia fournit, en outre, des extraits tanants utilisés pour le travail du cuir. Bien

qu'aujourd'hui la région de Ghana soit quasiment désertique, al-Bakri (1068) décrit, autour de la ville du roi, « des massifs d'arbres et une végétation touffue »⁷. C'est, en fait, une forêt sacrée. Au XIV^e siècle, al-Umari livre une description détaillée de la végétation de la région de Niani, au sud-ouest :

Y poussent encore des arbres sauvages aux fruits comestibles et de bon goût, entre autres, un arbre appelé *tadmat* (baobab), qui porte (des fruits) en forme de godet [...] Il y a aussi un arbre appelé *zbizur* (peut-être le néré), qui produit un fruit comme les gousses du caroubier [...] Il y a un arbre appelé *kariti*, qui a un fruit semblable au limon et dont le goût est semblable au fruit du poirier, avec, à l'intérieur un noyau charnu⁸.

Des baobabs parsèment la route qui va d'Iwalatan (Oualata, en Mauritanie) au Mali. Empruntée, en 1352, par Ibn Batoutah, cette route, en plus d'être sécurisée, est jonchée de grands arbres (certainement des baobabs) qui protègent le voyageur de l'impétuosité du soleil et dans le tronc desquels on trouve de l'eau pour étancher sa soif :

Et tout le long du chemin nous trouvâmes de gros arbres séculaires. Un seul suffit pour donner de l'ombre à toute

6. Voir le *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle (Bilad al-Sudan)*, 1985, p. 76. Notons que ces deux types d'arbre sont propres aux pays chauds. Les fouilles effectuées à Awdaghost et Kumbi-Saleh viendront confirmer ces dires puisque les archéologues constateront que ces bois étaient utilisés dans les anciennes constructions.

7. *Recueil des sources arabes...*, p. 99.

8. *Recueil des sources arabes...*, p. 267.

une caravane [...] Quelques-uns de ces arbres ont souffert d'une carie à l'intérieur, à la suite de quoi l'eau de pluie s'est amassée dans leur creux et a formé comme un puits, dont l'eau est bue par les passants⁹.

Dans l'ensemble, le Songhaï ne présente pas l'aspect d'une zone trop aride. Le sud de l'Empire correspond à la partie sahélienne. Cette zone plate est traversée par le fleuve Niger. Le delta intérieur de ce fleuve est une région verte relativement arborée, avec une végétation de brousse, où les activités agropastorales sont importantes. On y trouve un peu partout le baobab et l'acacia et, même, le palmier doum et le rônier dans les zones plus humides du Dendi (Nord-Soudan).

Si la nature procure les fruits du baobab et du néré, l'agriculture, elle, offre plusieurs variétés de légumes et de céréales. Déjà, au début du X^e siècle, dans la zone de Ghana :

Les gens du pays se nourrissent de mil (*dhurra*) et de dolique¹⁰.

À Oualata, des jardins fournissent des produits maraîchers, comme les concombres, les pois et les pastèques. À Awdaghost :

On trouve des jardins de dattiers où on cultive le blé à la bêche [...] Seuls les princes et les gens de qualité se nourrissent des produits de ces jardins¹¹.

Pour la région de Niani (zone soudanienne), al-Umari fait mention de deux nouvelles céréales, le riz et le *funi* (fonio), également présentes dans les parties inondées de la boucle du Niger où les légumes sont plus variés :

On cultive chez eux le haricot, la courge, le navet, l'oignon, l'ail, l'aubergine, le

chou. Toutefois, l'aubergine et le chou y sont rares¹².

Al-Umari évoque également la culture d'une autre plante, qu'il appelle *kafī* :

Ce sont des racines fines : on les enfouit en terre jusqu'à ce qu'elles grossissent et durcissent¹³.

Selon le traducteur Joseph M. Cuoq, il s'agit probablement de l'igname, plante somme toute assez banale mais qui, en raison de l'anecdote que rapporte à son propos al-Umari, paraît revêtir un statut particulier. En effet, en cas de vol de cette plante dans un champ, le roi fait couper la tête du voleur et la fait suspendre à la place de la plante. La sanction paraît disproportionnée mais elle ouvre une perspective d'explication plus générale : la terre étant cultivée pour le compte du souverain, tout vol est perçu comme un crime de lèse-majesté.

À Tendirma, sur le Niger, au sud de Tombouctou, des Juifs font office de maraîchers, ce qui les amène à creuser des puits¹⁴.

9. Voir les *Voyages d'Ibn Batoutah*, 1858, p. 341. En plus de l'eau, le voyageur profite d'autres commodités qu'offre la nature, comme le miel qu'on recueille dans certaines ouvertures.

10. *Recueil des sources arabes...*, p. 54. Parfois traduit par « sorgho », le *durra* renvoie ici plutôt au petit mil.

11. *Recueil des sources arabes...*, p. 83. Le blé est donc une céréale rare, réservée à une certaine classe sociale. Comme le sorgho et le mil, il est semé en été au moment des pluies.

12. *Recueil des sources arabes...*, p. 267.

13. *Recueil des sources arabes...*, p. 266.

14. Voir le *Tarikh el-Fettach*, 1981, pp. 119-120.

Bien que ces Beni-Israël soient installés dans la zone lacustre de la boucle du Niger où l'exploitation de la terre est réglée par le rythme des inondations, ils n'utilisent pas les eaux du fleuve mais, pour avoir accès à la nappe phréatique, creusent des puits pouvant atteindre une profondeur de 118,4 mètres. Dans les textes, les auteurs arabes insistent sur l'importance de l'eau douce pour l'arrosage. Cette pratique des Beni-Israël pourrait s'expliquer par l'excessive salinisation du Niger causée par l'évaporation due aux fortes chaleurs.

Dans l'Empire songhaï, de nombreux produits sont ainsi tirés de la terre.

Structure agraire et mise en valeur

Dès le X^e siècle, al-Muhallabi souligne que la richesse des habitants de Gao, future capitale de l'Empire, consiste en biens meubles, maisons ou magasins, mais aussi en biens fonciers. Des citadins possèdent donc des domaines qu'ils font exploiter. Au XV^e siècle, les propriétaires fonciers les plus importants sont les Askia, les lettrés et autres cadres musulmans, sans compter des hauts fonctionnaires. Il faut toutefois préciser que les modestes propriétaires indépendants restent pratiquement inconnus, si ce n'est la mention des Juifs de Tendirma, qui semblent pouvoir vendre librement leur récolte aux négociants « pour des sommes considérables »¹⁵, ce qui signifie que leur domaine leur appartient.

Il est évident que la condition paysanne est variable. Contrairement à ce qui se passe en Occident, l'esclavage est encore en vigueur mais il n'y a pas de structure d'encadrement spécifique du monde paysan (seigneurie, paroisse, etc.). La « société » paysanne est

plutôt homogène. De nombreux paysans sont propriétaires de leurs terres, qu'ils mettent en valeur pour subvenir à leurs besoins. En complément de l'agriculture, ces petits paysans pratiquent un élevage que al-Umari, au XIV^e siècle, peint en ces termes :

Leurs moutons et leurs chèvres n'ont pas de pâturage mais errent sur les fumiers et les ordures¹⁶.

Le *Tarikh el-Fettach* nous donne la liste et la localisation géographique des possessions des Askia pendant le règne de l'Askia Daoud :

Il y avait en effet des plantations dans tous les pays placés sous son autorité, c'est-à-dire l'Ereï, le Dendi, le Koulané, le Kereï-Haoussa, le Gourma, avec les territoires qui les avoisinent du côté de Koûkiya et de Gao, jusqu'au Kîssou, d'une part, et jusqu'aux îles de Bamba et de Benga, d'autre part, puis l'Aterem, jusqu'au Kingui et le Bounio jusqu'au dernier port de Débo (p. 178).

Plus loin, le texte précise :

Ce prince possédait, dans la province du Dendi, une propriété rurale appelée « Abda » et cette plantation occupait 200 esclaves (p. 179).

Les Askia disposent alors de deux types de domaines. Si les uns sont leur propriété personnelle (c'est le cas pour Abda), les autres sont considérés comme appartenant au domaine royal, transmis de souverain en souverain. Ces terres de la couronne ne peuvent être attribuées que dans des conditions précises.

15. *Tarikh el-Fettach*, p. 119.

16. *Recueil des sources arabes...*, p. 268.

C'est ainsi que, sous le règne de l'Askia Mohammed Bani (1586-1587), le *Kabara-farma* (commandant du port) Alou a pu contester le don d'un champ de riz que l'Askia avait fait à un uléma :

Le *Kabara-farma* Alou était venu dans le dessein d'enlever au cheikh la jouissance de ce champ, prétextant qu'il faisait partie du domaine royal, que le cheikh ne l'avait pas mis en valeur et que le terrain en question était toujours attribué à celui qui était investi des fonctions de *Kabara-farina*, lequel cultivait pour le compte de la maison royale de l'Askia¹⁷.

Cet extrait est intéressant à plus d'un titre. D'abord en ce qu'il indique qu'un Askia n'est pas autorisé à donner une partie du domaine royal. Ces terres sont confiées à des fonctionnaires, qui les mettent en valeur. Et les revenus sont destinés au souverain. Aussi, le fait qu'il soit reproché au cheikh de n'avoir pas mis la terre en valeur montre le rôle attribué à l'exploitation agricole dans l'Empire songhaï.

L'Askia tire de ses nombreuses propriétés des ressources substantielles :

Les vivres que lui rapportait la récolte de ses cultures étaient si abondants qu'on ne saurait les évaluer ni en indiquer la quantité¹⁸.

S'agissant de l'Askia Daoud, on apprend qu'il exige du régisseur de sa ferme d'Abda 1 000 *sounnou* de riz par an. Ce terme désigne un grand sac de cuir fait de peaux cousues ensemble, qui peut contenir 200 à 250 litres de céréales, soit 200 à 250 kilos. Sékéné Mody Cissoko fait remarquer que cette mesure est excessive. Il évalue la récolte d'Abda à

50 tonnes [2000 : 125] et non à 250, comme le laisse entendre le *Tarikh*. Chaque *sounnou* ne contiendrait donc que 50 litres ou kilos de céréales. L'évaluation de Sékéné Mody Cissoko semble plus vraisemblable.

Au niveau du gouvernement central, il est probable que le *Fari-monzo* (ministre de l'Agriculture) ait à surveiller les domaines des souverains et les rentrées de céréales. Nous n'avons toutefois que peu de renseignements sur ses fonctions. Dans chaque « pays » sous l'autorité des Askia, des esclaves travaillent dans leurs propriétés sous la direction d'un *fanfa* (chef d'esclaves).

Ces esclaves sont des captifs provenant des campagnes militaires menées par les empereurs. C'est ainsi que trois tribus, qui faisaient partie des serfs domestiques des *Malli-koï* (gouverneurs du Mali), passeront sous l'autorité des Chi et des Askia : du temps des *Malli-koï*, ces tribus devaient labourer, par couple, 40 coudées de terre, la coudée équivalant à 50 centimètres. Par « serfs domestiques » il faut comprendre des esclaves depuis longtemps attachés à une famille et dont les descendants font partie des biens de cette famille. Les *Malli-koi* avaient pris leurs précautions pour se garantir une descendance servile. En effet, lorsque l'homme esclave se mariait, ces gouverneurs donnaient 1 000 cauris à la belle-famille pour maintenir en esclavage femme et enfants. Lorsque ces esclaves passeront sous l'autorité des Chi, ils seront répartis en groupes de 100 personnes, chaque groupe

17. *Recueil des sources arabes...*, p. 237.

18. *Recueil des sources arabes...*, p. 178.

ayant la charge de 200 coudées. On peut donc parler d'une exploitation intense de la terre. Ainsi, l'Askia Daoud, qui a un domaine de 400 coudées (3 à 5 hectares), emploie environ 200 esclaves.

Si l'Askia apparaît comme étant le plus riche propriétaire de l'Empire, il n'est cependant pas le seul. L'aristocratie politique et religieuse se voit également octroyer des terres. Nous avons déjà cité l'exemple du domaine revendiqué par le *Kabara-farma* Alou. Les ulémas et les lettrés de Tombouctou seront particulièrement privilégiés par l'Askia Mohammed 1^{er}. Les lettrés jouiront d'une haute considération attachée à leur savoir et, surtout, à la religion musulmane, devenue la religion officielle. L'Askia Mohammed donnera ainsi à Alfa Salih Diawara « tout ce qui s'étend du lieu-dit Issa-Keïna jusqu'au lieu-dit Kâ »¹⁹, y compris trois tribus qui deviendront sa propriété. Au cheikh Mohammed Touré, l'Askia donnera « la jouissance du pays que l'on peut parcourir sur une monture en partant de Harkousa Kaïgoro et en marchant droit devant soi, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher »²⁰.

Les souverains et les lettrés musulmans forment donc une aristocratie foncière qui vit des revenus de la terre, sans pour autant l'exploiter. En effet, ce sont des esclaves, parfois regroupés en villages de culture, qui mettent en valeur la terre moyennant une redevance essentiellement constituée d'une partie des récoltes. C'est, comme en Occident, le faire-valoir direct où des esclaves domestiques et, plus tard, des serfs et des colons seront utilisés pour la mise en valeur des domaines ou *villae* [Devroey 2003 : 69 ; Dumézil 2006 : 108].

Ces captifs ou esclaves de la couronne travaillent sous la direction de *fanâfi* (chefs d'esclaves), chargés de les surveiller et de convoier les redevances. Souvent, le chef des *fanâfi* garde pour lui une partie de la récolte. Comme le rapporte le *Tarikh el-Fettach* : Missakoulallah, chef des *fanâfi* de la plantation d'Abda, avait fait don de la récolte de l'Askia à l'imam, aux talebs, aux pauvres et aux veuves. Lorsque le souverain envoya ses pirogues chercher les 1 000 *sounnou* de riz qui lui étaient dus, Missakoulallah parvint à les lui fournir grâce au surplus qu'il avait conservé de la récolte précédente (pp. 183-190).

L'Empire songhaï est donc caractérisé par un système de grandes propriétés exploitées sous la forme du métayage, avec de nombreux captifs devenus métayers. Très tôt, la culture du sorgho, du mil et du riz dans les zones inondées ainsi que les produits de la pêche, de la chasse et de l'élevage permettront de disposer de surplus qui feront l'objet d'échanges. C'est ce commerce qui sera à l'origine du commerce transsaharien et du développement des villes, avec la création de marchés comme

19. *Tarikh el-Fettach*, p. 136. « Alfa » est le diminutif du mot arabe *al-faqih*, juriconsulte : celui qui a la connaissance du Coran et du droit coranique. Ce mot peut aussi désigner simplement le savant ou le lettré.

20. *Tarikh el-Fettach*, p. 136. L'expression « donner la jouissance du pays » laisse supposer que Mohammed Touré exploite et profite des revenus de la terre sans en être véritablement propriétaire et sans pouvoir la transmettre en héritage. En revanche, les trois tribus installées dans ce territoire sont considérées comme « sa propriété » : Mohammed Touré peut donc les faire travailler comme il l'entend.

Djenné, dont Jean-Léon l'Africain note au XVI^e siècle :

L'abondance d'orge, de riz, de bétail, de poisson, de coton y est extrême²¹.

Le riz, le mil et le poisson séché sont échangés contre du fer, de la pierre et du cuivre venu du Nord. La base du commerce – les céréales – représente un atout trop important pour que le pouvoir central des Chi ou des Askia négligent cette production.

Outre les revenus des échanges, la prospérité agricole prévient les disettes et, par conséquent, quantité de troubles. Elle préserve la richesse des cités, qui voient leur commerce fleurir. Or, les empereurs doivent, d'un côté, entretenir l'armée en vue de leurs nombreuses campagnes militaires et, de l'autre, garantir le bien-être des dignitaires musulmans car ce sont là les deux piliers qui légitiment leur pouvoir. C'est pourquoi il leur est indispensable de contrôler l'activité agricole. La meilleure méthode pour ce faire est de s'attribuer la propriété de la terre, de la faire exploiter contre une redevance fixe et obligatoire et d'accorder la jouissance de certains domaines à des bénéficiaires, lesquels deviennent ainsi dépendants de leur pouvoir.

Conclusion

Bien que l'Empire songhaï paraisse peu favorisé par son climat, il est riche de l'élément naturel qu'est le fleuve Niger. Malgré des inondations parfois destructrices, ce fleuve apporte, dans la vallée, des alluvions qui se prêtent parfaitement à la céréaliculture. Ce qui explique à la fois la variété et l'abondance des productions permettant, très tôt, des échanges commerciaux qui garantiront à cette zone sa prospérité.

Déjà bien organisé sous Sonni Ali, l'Empire songhaï connaîtra, avec les Askia, une extension de son territoire et la création d'un État véritablement centralisé, dans lequel les souverains seront détenteurs du pouvoir politique et d'une puissance économique due au contrôle qu'ils exerceront sur la production agricole. Ils seront les plus grands propriétaires terriens. Grâce à une économie rurale performante, leur système, très stable sur le plan politique, leur permettra d'assurer la rétribution régulière des fonctionnaires et de se montrer très libéraux à l'égard des ulémas, et, donc, d'entretenir des relations de clientélisme.

21. *Description de l'Afrique*, 1956, p. 470.

Sources

Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle (*Bilad al-Sudan*). Traduction et notes de Joseph M. Cuq. Préface de Raymond Mauny. Paris, Éditions du CNRS, « Sources d'histoire médiévale », 1985.

Voyages d'Ibn Batoutah. III : Inde, Extrême-Orient, Espagne et Soudan. Traduction de l'arabe de C. Defrémery et B.R. Sanguinetti. Paris, Imprimerie nationale, 1858.

Jean-Léon L'Africain. *Description de l'Afrique*. Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 1956.

Tarikh el-Fettach ou *Chronique du chercheur*. Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan, par Mahmoud Kâti. Traduction française par O. Houdas et M. Delafosse. Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 1981.

Tarikh es-Sudan, Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan, par Abderrahman Es Sa'di. Texte arabe édité et traduit par O. Houdas. Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 1981.

Bibliographie

Cissoko, Sékéné Mody — 2000, *Tombouctou et l'Empire Songhai*. Paris, L'Harmattan.

Dédé, Jean-Charles — 2010, « Les Kel Tamasheq et la cité de Tombouctou, du VIII^e au XVI^e siècle ». Thèse de doctorat, Université Félix-Houphouët-Boigny, Abidjan.

Devroey, Jean-Pierre — 2003, *Économie rurale et sociétés dans l'Europe franque (VI^e-IX^e siècle)*. T. 1 : *Fondements matériels, échanges et lien social*. Paris, Belin.

Dramani-Issifou, Zachari — 1982, *L'Afrique noire dans les relations internationales au XVI^e siècle*. Paris, Karthala.

Dumézil, Bruno — 2006, *La société médiévale en Occident*. Paris, Ellipses.

Gareyane, Mohamed — 2008, « La sédentarisation des nomades dans la région de Gao. Révélateur et

déterminant d'une crise multidimensionnelle dans le Nord-Mali ». Thèse de doctorat, Université Lyon 3.

Heinrigs, Philipp — 2010, *Incidences sécuritaires du changement climatique au Sahel. Perspectives politiques*. Étude régionale, Secrétariat du Club du Sahel et de L'Afrique de l'Ouest, 32 p.

L'Hôte, Yann, Pierre Dubreuil et Jacques Lérique — 1996, « Carte des types de climats en Afrique noire à l'ouest du Congo. Rappels et extension aux régimes hydrauliques », in P. Chevallier et B. Pouyaud eds., *L'hydrologie tropicale : géosciences et outil pour le développement. Mélanges à la mémoire de Jean Rodier* (IAHS : International Association of Hydrological Sciences n° 238) : 55-65.

Mauny, Raymond — 1961, *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Âge, d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie*. Dakar, Institut français d'Afrique noire.

Résumé

Moussa Paré, *L'économie rurale dans le Bilad al-Sudan occidental (XV^e-XVI^e siècle)*

Aux XV^e et XVI^e siècles, l'Empire songhaï, situé dans le Bilad al-Sudan occidental, connaît son apogée tant territoriale que politique et économique. Malgré de faibles précipitations dues à un climat désertique et tropical sec, l'agriculture pratiquée dans cette zone bénéficie d'un élément naturel qui assure son dynamisme : le fleuve Niger. Celui-ci apporte dans la vallée des terres d'alluvion qui se prêtent parfaitement à la céréaliculture. D'où la variété et l'abondance des productions qui favorise les échanges commerciaux, source de prospérité. C'est pourquoi les empereurs qui se succèdent à la tête de cet empire et qui en sont les plus grands propriétaires terriens accordent une attention particulière au travail de la terre et font exploiter leurs domaines par des esclaves. Les revenus qu'ils tirent de cette ressource leur permettent d'entretenir leurs principaux soutiens que sont l'armée et l'intelligentsia musulmane.

Mots clés

Bilad al-Sudan, Empire songhaï, Askia, plantations, céréaliculture, puissance économique, esclaves

Abstract

Moussa Paré, *The rural economy of the Western Bilad al-Sudan in the fifteenth and sixteenth centuries*

The Songhai Empire in the Western Bilad al-Sudan reached its territorial, economic and political apogee in the fifteenth and sixteenth centuries. Despite low rainfall linked to an arid tropical climate, agriculture in the region benefited from a key environmental factor: the Niger River. The flood plains of the Niger provided land well suited for grain farming – hence the diversity and abundance of crops conducive to trade, a major source of wealth. This explains why successive emperors – who were also the largest landowners – paid particular attention to agriculture and used slaves to cultivate their land. The resulting income was sufficient to sustain their main sources of support – the army and the Muslim intelligentsia.

Keywords

Bilad al-Sudan, Songhai Empire, Askia, plantations, grain farming, economic power, slaves